

# L'Évangile du Chef

par

**A. BESSIÈRES**

NOUVELLE ÉDITION REVUE

Éditions Saint-Remi

– 2010 –

Imprimi potest.  
Limoges, 25 août 1926.  
J. DEMAUX-LAGRANGE

NIHIL OBSTAT.  
Limoges, 8 septembre 1926.  
A. PACAUD, V. G.

Imprimatur.  
Limoges. 27 juillet 1927.  
L. GOUX, V. G.

Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 CADILLAC  
05 56 76 73 38  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

A NOTRE CHEF LE PAPE PIE XI  
*Hommage de vénération filiale*

« Beaucoup de vertus grandissent en secret, la FIDÉLITÉ ne peut prospérer qu'aux rayons du soleil et sur les collines. »

P. FABER.

« Il ne s'agissait pas de savoir si on serait vainqueur ou vaincu... Pour lui (Péguy), tout se présentait sous cette forme : « Sommes-nous chargés de gagner quand même et à n'importe quel prix, ou sommes-nous chargés de maintenir un certain niveau de l'humanité ? C'est-à-dire sommes-nous chargés d'être des vainqueurs ou d'être des nobles ? »

(« *Notre cher Péguy* », par J. et J. Tharaud, II. 231.)

## SECONDE ÉDITION

Le prompt succès de cet ouvrage, qui n'est ni une aventure d'amour, ni un manuel de dévotion, revêt la valeur d'un symbole.

M. G. Goyau voulait bien nous écrire, dès sa publication : « *Je vous remercie de cet « Évangile du Chef » qui survient, si opportunément, pour restaurer la vraie notion d'autorité et la vraie notion de service, à l'encontre des doctrines de force. Ce livre est, pour notre action catholique, un bienfait, ... un acte autant qu'un livre...* »

La Presse catholique a paru souscrire à ce jugement, son accueil chaleureux (souligné par *quelques silences suggestifs*) montre qu'elle a compris et approuvé le dessein.

Un encouragement plus précieux nous venait du Vatican, le 19 juin 1927.

Et c'est pour donner une nouvelle « preuve de vénération filiale » A NOTRE CHEF, LE PAPE PIE XI, que j'ai placé son nom en tête de cette réédition, lui donnant pour exergue la conclusion de mon nouveau volume : *Pour le Pape*<sup>1</sup> : « Beaucoup de vertus grandissent en secret ; la FIDÉLITÉ NE PEUT PROSPÉRER QU'AUX RAYONS DU SOLEIL ET SUR LES COLLINES. »

A. B, juillet 1927.

---

<sup>1</sup> Edition Spes

## INTRODUCTION

### 1. — Des Chefs !

Une littérature, chaque jour plus abondante, fait écho à cet appel unanime de l'Église, de la patrie, de l'industrie, du commerce, de l'armée, de la politique : *des Chefs !*

Comment les recruter ? les multiplier ? les former ?...

Ce n'est pas une nouvelle thèse, *mais un thème à réflexions* que j'offre à ceux-là, surtout, nos chefs de demain : aux jeunes.

Autour de moi, par le souvenir, je vois des œuvres fort diverses, à la création desquelles fut donné le meilleur de mon cœur : Croisade Eucharistique, Semaine des Écrivains catholiques, Unions catholiques, Fédération Nationale Catholique, etc...

Il est trop tôt pour écrire l'histoire pourtant bien instructive de leurs laborieuses nativités.

De grands espoirs saluèrent leur premier essor.

Puis, elles ont pris leur chemin dans le monde, chemin, pour elles comme pour les âmes, étroit et bordé de précipices. Avec beaucoup d'amour, comme à des fils très aimés, je leur dédie ces pages.

\*  
\*\*

*Des chefs !* Le salut et la prospérité de toutes les entreprises politiques, sociales ou religieuses, tiennent en ces deux mots.

On a beaucoup philosophé autour du problème qu'ils posent... multiplié les enquêtes et les consultations.

Si nous consultions l'Évangile qui est l'histoire du SEUL CHEF ?

Si nous lui demandions, non pas des recettes souvent discutables, mais « *un esprit* » dont on s'inspirerait, en un effort personnel de méditation, pour résoudre les questions multiples que pose la vie, toujours ondoiyante et diverse ?

Tout homme, tout chrétien, est appelé à servir ses frères.

Apporter à ce service le maximum de puissance est un devoir.

Quiconque peut devenir un chef est coupable de se refuser à la tâche.

C'est l'amour d'une paix égoïste qui inspira de nombreuses abdications et laissa les maîtres de l'anarchie prendre autorité sur les peuples.

Au lieu de maudire ces mauvais bergers, que n'avons-nous imité leur audace, leur esprit de prosélytisme, leur abnégation ?

\*\*

C'est une science et un art que de devenir chef.

Les aptitudes, le jeu de la vie, feront plus que les méthodes. Mais le génie est rare et les méthodes ne sont point inutiles même au génie.

Que de magnifiques énergies gaspillées parce qu'elles s'ignorèrent, parce que nul ne fut là pour les révéler à elles-mêmes, parce qu'un chef maladroit ou indigne les brisa !

L'effroyable marée d'anarchie déchaînée sur le monde est faite de *l'avortement de milliers de chefs*.

Car il en fallait une multitude pour le salut de la société et la venue du règne de Dieu.

Il fallait des chefs d'armée, des chefs de compagnie, des chefs de section, des chefs d'escouade.

*Des Chefs*, au sanctuaire, à l'armée, à l'usine, au chantier, au village, dans les Académies et les Parlements ! Si l'étendue des responsabilités n'est pas la même partout, l'âme qui doit y faire face est identique.

## 2. — Qu'est-ce qu'un Chef ?

« Les chefs, a dit Rudyard Kipling, sont ceux dont le *service propre* est de *conduire* » : est chef, pour le salut ou la ruine de ses frères, tout homme qui a reçu le don ou la charge d'exercer par la parole, la plume ou l'action, une maîtrise sur les intelligences et les volontés.

Le père de famille est chef au foyer, le curé dans la paroisse, l'Évêque dans le diocèse, le maire dans la commune, le prince dans l'État, l'ingénieur dans l'usine, le capitaine dans la compagnie. — L'orateur, l'écrivain, exercent une autorité sur les âmes que leur plume ou leur parole arrivent à toucher.

Le roi fainéant est un chef, puisqu'il pourrait et devrait commander ; mais le maire du Palais l'est plus que lui, car il se fait obéir. — Louis XVI, roi légitime de son peuple, est un chef ; mais plus que lui sont chefs les philosophes qui règnent sur les esprits et vont faire tomber le sceptre des mains trop débiles qui le tiennent.

On est chef par l'hérédité, par le suffrage populaire, par délégation ou consécration de l'autorité légitime, par le don de Dieu qui crée les caractères, façonne les volontés et les intelligences dominatrices.

\*\*

La force mène le monde, mais les puissances spirituelles créent la force ou la brisent.

Si le droit de commander est un titre à l'autorité, c'est le talent de se faire obéir qui donne la *mesure* du chef.

Tout *droit* de commander vient, en dernière analyse, de Dieu seul. — Mais *l'art* de se faire obéir, même sans commander, est aussi un don de Dieu.

\*\*

En écrivant ces pages, j'ai songé surtout aux chefs de *l'action catholique*. Il n'est pourtant pas de chef d'armée, de chef d'entreprise qui ne puisse tirer profit des conseils de l'Évangile — et l'Évangile, à son tour, nous exhorte à prendre quelquefois pour modèle les sages de ce monde et leur prudence humaine.

### 3. — Que fera le Chef ?

— Le chef n'a pas à tout savoir, moins encore à tout faire.

Son rôle ? — Recruter ses hommes, les mettre en leur juste place. Se garder du « solipsisme », se former un état-major de valeur, par l'appel aux meilleures compétences et l'éveil des responsabilités.

— Au chef de prévoir, d'éviter les conflits d'activités et de responsabilités, possibles jusque parmi les Saints.

A Antioche, un dissentiment éclate entre Paul et Barnabé. Ils se séparent. Barnabé s'embarque pour Chypre, et Paul va évangéliser la Syrie.

— Au chef, d'avoir une âme assez grande pour affirmer les nécessaires devoirs, fût-ce au péril de sa paix ; pour solliciter et accueillir les justes contradictions, reconnaître ses erreurs. « Lorsque Pierre vint à Antioche, écrit saint Paul, je lui résistai en face, parce qu'il était digne de blâme... Je dis à Céphas en présence de tous : Si toi qui es Juif tu vis à la manière des gentils et non à la manière des Juifs, comment peux-tu forcer les gentils à judaïser ? »

Et la grande âme de Céphas s'inclina.

— Au chef, d'abandonner à ses subordonnés le soin des détails, pour garder cette liberté de pensée et d'action qui le laissera tout entier à l'art souverain de manier les hommes, à l'art royal de discerner les mérites.

— Au chef, d'acquiescer, par un long entraînement, la vigueur de l'esprit, l'intrépidité du vouloir que nul insuccès ne rebute, une curiosité toujours en éveil, ennemie des paresseuses routines.

La vie des premiers Apôtres, l'apostolat de Pierre, de Paul, sont tout entiers en cet acheminement progressif vers de plus parfaites méthodes.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Le 17 mai 1926, Pie XI recevait les dirigeants de l'Action catholique Italienne réunis à Rome pour y commémorer l'Encyclique *Rerum Novarum*. Dans son discours, le Pape insista sur cette pensée : « Une des plus grandes forces de l'Église est sa *faculté d'adaptation*. »

Leur horizon se borne d'abord à la conversion des Juifs. Puis ils se tournent vers les prosélytes, enfin vers les gentils, abandonnant, peu à peu, malgré les réclamations des zélotes, les exigences rituelles de l'ancienne loi.

— Celui-là, eût-il sous ses ordres des milliers de soldats, ne sera jamais un chef qui s'incline toujours devant le fait acquis.

— Il ne sera jamais un chef, gouvernât-il un empire, celui qui, à la promptitude des intuitions, ne sait point unir la volonté d'exécution. Pas un chef non plus celui qui ne sait pas unir à l'audace de l'entreprise la vertu de force et la vertu d'humilité. Sans celle-ci, la force n'est que violence. Seule, l'humilité permet d'accepter les risques, de dominer les revers, de reconnaître et réparer les fautes.

— Celui-là n'est pas un chef qui ne sait pas se vaincre lui-même, s'imposer l'inviolable fidélité à la parole donnée, le culte de la justice, la passion de la vérité, l'horreur de la flatterie. *Ame grande, cœur magnanime, le chef rayonnera la splendeur de l'honnêteté.* Il sera servi et suivi dans la mesure où il aura fait de son gouvernement un service et un plus grand dévouement.



Epreuve terrible que celle du pouvoir ! Bien rares sont les têtes qu'il n'épargne pas, les caractères qu'il ne diminue pas.

Le galon est un corrosif violent auquel seuls l'or pur et le diamant résistent. Mais l'or pur et le diamant n'abondent pas.

C'est à quoi les chercheurs d'hommes et de chefs seraient bien sages de réfléchir, pour s'éviter et nous éviter de trop coûteuses désillusions.

Voici, en effet, où apparaît l'inadvertance d'un grand nombre de théoriciens que les malheurs et les désordres de la cité précipitent sur tous les chemins en quête d'un homme.

Ils oublient que le problème des chefs est surtout un problème d'ordre moral.

Ces chercheurs d'hommes, ceux du moins dont la pensée est digne d'intérêt, dès qu'ils sondent la gravité tragique du problème,

et ses immenses difficultés, en viennent, — consciemment ou non — à formuler des aspirations, des vœux d'ordre moral. — Parlons net :

En somme, ce qu'ils réclament, même quand ils ne sont pas croyants, c'est un chef pénétré de l'idéal chrétien, un chef qui s'inspire de la formule du Christ : *« Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir. »*

Et ils ont raison.

Tant qu'on n'aura pas trouvé des chefs unissant aux qualités naturelles ces vertus évangéliques : l'humilité, la modération, l'oubli de soi, l'esprit de sacrifice, par quoi se définit le chef chrétien, le problème demeurera posé ou renaîtra des solutions improvisées, qui lui seront données. Qu'on le veuille ou non, nous sommes des chrétiens, et nous n'admettons pas que, en terre de chrétienté, le pouvoir s'exerce à la païenne.

On ne serait donc pas loin de la vérité en reprenant, sous une forme renouvelée, la fameuse équation de F. Brunetière :

Question des chefs = question morale,

Or, question morale = question religieuse,

Donc, question des chefs = question religieuse.

Et c'est tout ce que nous voudrions dire ici.

# LIVRE I

## SAVOIR

A Georges Goyau.

---

### I

#### Un Chef se lèvera

*« Un chef se lèvera de Bethléem pour conduire Israël mon peuple. »*

JÉSUS-CHRIST. — Des chefs ! Mon peuple périt foulé aux pieds, livré à l'étranger et à la foule des mauvais bergers.

— Hérode ne tua que les enfants de Bethléem. On tue des âmes d'enfants par millions, en pleine chrétienté.

— C'est pour prêcher l'Évangile des *pauvres*, que mon Père m'envoya. — Et les pauvres, les humbles m'ignorent ou me maudissent. Ils me préfèrent Barabbas et en font leur prophète.

— Les temples de Dieu désertés, les temples du plaisir envahis, le blasphème et la luxure vendus à prix d'or ; le livre et le journal infâmes lus jusque dans les mansardes, l'Évangile ignoré ou tourné en dérision !

— Les méchants unis à l'heure du combat, les bons divisés, poussière qu'emporte le vent et qu'on foule aux pieds !

— Où sont les chefs de mes armées ? ceux qui rallieront mes troupes et leur imposeront une discipline ? — Les chefs partout présents, là surtout où la défaite a déconcerté les combattants ?

— Des chefs au sanctuaire, aux champs, à l'usine ! Il n'y a point d'autre nécessité, d'autre question, d'autre politique.

— Mon œuvre, la voici : choisir douze chefs, leur façonner un cœur grand comme le monde, leur apprendre à saluer en la mort le meilleur salaire.

— Il n'y a qu'un chef, comme il n'y a qu'un prêtre : le Christ-Roi.

Celui-là sera un chef qui Le reproduira. Il saura commander aux âmes, les nourrir de son sang.

— Ce n'est point pour conquérir des terres qu'il me faut des chefs.

Mon royaume n'est pas de ce monde.

Que m'importe l'univers visible !

— Des chefs, ces violents ? — Des chefs, ces agités ? Un peu de terre emplit leur cœur, comment me gagneraient-ils le monde ?

— Mes Saints les plus humbles, auprès d'eux, furent des empereurs, seuls Césars dont les conquêtes demeurent.



## FRÉDÉRIC OZANAM<sup>1</sup>

En décembre 1831, un étudiant de dix-huit ans, Frédéric Ozanam, arrive à Paris, pour y faire ses études de droit.

A Lyon, au lendemain de la Révolution de 1830, ce jeune homme, timide, mais en qui s'éveille l'âme d'un chef et d'un apôtre, s'est déjà mesuré avec le saint-simonisme dans une brochure courageuse.

On proclame le Christianisme mort. Il l'affirme vivant. La cité Lyonnaise, qui lui a déjà donné tant de chefs, va lui en fournir un de plus. Certaines terres donnent des chefs comme d'autres des chênes.

Tandis qu'une vague d'anarchie et d'athéisme déferle de Paris sur le monde, que les émeutiers renversent les croix, les traînent à la Seine, pillent, à Montrouge, le noviciat des Jésuites, saccagent l'Archevêché ; pendant qu'à Lyon les ouvriers de la Croix-Rousse arborent le drapeau rouge et dressent des barricades au chant d'hymnes blasphématoires, ce jeune écolier a fait le serment de ramener la France au Christ, par la science et la charité.

En ce Paris qui lui donne l'impression « d'un vaste cadavre », coudoyant, à la Sorbonne, des générations d'étudiants qui ne sont

---

<sup>1</sup> Voir G. Goyau. *F. Ozanam*, Paris, Payot, 1925.

« ni chrétiens ni turcs », soutenu par la lecture quotidienne de l'Évangile, la communion hebdomadaire, l'amitié d'un grand savant chrétien, André-Marie Ampère, il engage la lutte.

Ses protestations, les pétitions signées par les étudiants catholiques de Sorbonne, muets jusqu'à l'heure où un chef leur est donné, imposent le respect de la foi catholique aux professeurs.

Quelques mois plus tard, en 1832, il fonde, avec cinq jeunes gens, à qui il a rendu la fierté de leur foi, des *Conférences* d'histoire religieuse.

Meurtri, mais non découragé par l'exode d'hommes en qui il avait salué ses chefs, et à qui il ne manqua pour l'être qu'un peu d'humilité, un Lamennais, un Lamartine, il continue son chemin.

En 1831, ses courageuses insistances auprès de Mgr de Quélen obtiennent la fondation des *Conférences de N.-D. de Paris*, qui, deux ans plus tard, grouperont cinq mille hommes autour de la chaire de Lacordaire. « Le monde sait maintenant que le Christianisme est vivant », s'écrie Ozanam en voyant cette foule recueillie, au premier rang de laquelle on se montre Chateaubriand.

Redevenu vivant pour quelques élites, le Christianisme paraît toujours mort pour les masses populaires. L'exemple de son père, « le médecin des indigents », de sa mère, « la veilleuse des pauvres », ont éveillé l'âme d'Ozanam à l'amour des humbles.

En cette même année 1833, il fonde, avec six de ses amis, les *Conférences de Saint-Vincent de Paul*, une des plus grandes œuvres du siècle.

*Il n'a pas vingt ans...*

Cette initiative laïque est d'abord accueillie avec défiance. Econduit par l'abbé Olivier, curé de Saint-Étienne du Mont, combattu plus âprement encore, dans sa patrie, à Lyon, « par des personnes graves et pieuses qui redoutent pour leurs œuvres une concurrence dangereuse », Ozanam ne se décourage pas.

Au soir de la première Conférence, il apporte à une pauvre la bûche destinée à chauffer sa propre chambre : « Bûche symbolique qui allumera par le monde un immense incendie de charité ».

Lui, ne songe qu'à s'effacer, refuse de devenir le Président de l'œuvre dont il est l'auteur et l'animateur : « Dieu se plaît à bénir ce qui est petit et imperceptible », dit-il.

Cette humilité n'est point pusillanimité. Devenu professeur de Sorbonne, au moment où Michelet et Quinet, au Collège de France, tonnent contre les Jésuites, bafouent l'Église, Ozanam fait, en Sorbonne, des leçons sur la Papauté, les Moines, l'obéissance religieuse.

Avec Montalembert, il réclame pour l'Église le droit d'enseigner.

En même temps, avec lui, il s'élève contre le travail des enfants dans les manufactures. Dès 1840, dans son cours de Droit commercial, devançant Léon XIII d'un demi-siècle, il réclame pour les travailleurs la faculté de fonder des Associations professionnelles.

Il demande pour eux un salaire qui tienne compte, non seulement de leurs besoins, mais encore de ceux de leur famille.

Par les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, il organise des cours du soir, des bureaux de placement, des asiles de nuit, lance des tracts pour amener les travailleurs à revendiquer le repos dominical.

On se scandalise ; il s'entend traiter de démagogue, de révolutionnaire. — Ne voyez-vous pas, répondit-il, que, par notre faute, « une nouvelle guerre d'esclaves est aux portes, la lutte entre la puissance de l'or et la puissance du désespoir » ?

Il paye d'exemple. Professeur applaudi, il descend de sa chaire pour gagner cette crypte de Saint-Sulpice où les ouvriers de la Société Saint-François-Xavier attendent sa leçon hebdomadaire de catéchisme.

C'est, jusqu'à l'âge de quarante ans, un labeur surhumain.

Déjà marqué par la mort, il consacre ses dernières énergies à établir des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul en Espagne et en Italie.

Il tombe enfin, ayant, jusqu'au bout, tenu la promesse de ses dix-huit ans : « Se dévouer aux pauvres jusqu'au martyre ».

Un jour, de jeunes camarades avaient dit à Ozanam, qui glorifiait devant eux le rôle social de l'Église : « Vous avez raison si vous parlez du passé, le christianisme a fait autrefois des prodiges ; mais aujourd'hui le christianisme est mort. Et en effet, vous qui vous vantez d'être catholiques, que faites-vous ? Où sont les œuvres qui démontrent votre foi ? »

Grâce à l'action d'un chef, des millions de porte-Christ allaient, de par le monde, démontrer la vitalité de leur foi.

Les transformations politiques prévues par Ozanam, l'accession des masses ouvrières au pouvoir, modifieront profondément les données du problème social. Il restera néanmoins toujours des misères à soulager. Elles ne seront pas uniquement dans les logis ouvriers, mais encore dans les humbles demeures où les classes moyennes et les travailleurs de la pensée dissimuleront jalousement leur fière pauvreté.

Un jour viendra où la question sociale apparaîtra, plus que jamais, comme une question morale, où les troubles sociaux auront leur source, moins dans la pauvreté réelle, que dans l'ignorance religieuse, l'appétit des jouissances et l'impatience de toute autorité.

Mais, pour conjurer ces nouvelles tempêtes, des chefs demeureront nécessaires en qui revive l'âme d'Ozanam.

Des chefs qui sachent unir, à une immense charité et à un oubli total de soi, l'audace des nécessaires nouveautés.

Ce n'est pas en reproduisant passivement les gestes des chefs qu'on se montre digne d'eux, mais en s'animant, par leur exemple, aux créations, aux adaptations et aux évolutions, qu'ils eussent eux-mêmes réalisées, s'ils avaient vécu de nos jours.

## II

### L'appel des Bergers

*« Il y avait, dans le voisinage, des bergers qui veillaient, la nuit, à la garde de leurs troupeaux. Voilà qu'un ange du Seigneur se présenta devant eux... Ne craignez point, leur dit l'ange, car voici que je vous annonce une nouvelle*

*qui sera pour tout le peuple une grande joie : il vous est né aujourd'hui un Sauveur. »*

JÉSUS-CHRIST. — Je les ai appelés les premiers, moi le chef, qui sais où trouver, pour mon œuvre, les fidèles soldats, les meilleurs serviteurs ; moi le maître qui connais les durables dévouements.

Voici le signe de ma mission : « L'Évangile est annoncé aux pauvres ». Ils furent ma première conquête, la première conquête de mes apôtres pris, eux aussi, parmi les pauvres qui achètent durement leur pain.

Ma vie entière je la vécus parmi eux, comme l'un d'eux.

— Toutes tes conquêtes seront éphémères si tu ne conquiers les humbles.

— C'est par le cœur que tu les gagneras.

— Mais il faut les aimer d'abord, ou tes paroles sonneront faux. Le peuple ! aime-le, comme moi, non d'un amour de condescendance, mais d'un amour de préférence.

— Chef orgueilleux, j'ai vu le faste de ton palais et l'orgueil de ton cœur. J'ai songé à Caïphe et à son palais où je fus souffleté, au cours d'une nuit sanglante.

— Je t'avais choisi pour annoncer l'Évangile aux pauvres ; leur pauvreté est humiliée en franchissant ton seuil. N'entends-tu pas la terre trembler sous tes pas ? — La révolte des petits vient toujours de l'orgueil des grands. — Tu leur annonces l'humilité, et toute ta vie leur prêche l'orgueil. — Tu prétendais gagner leur respect, écoute gronder leur haine et monter leurs blasphèmes.

— Moi le charpentier, ton maître, si je venais, un soir, en habit de travail, frapper au seuil de ton palais, tes laquais, comme ceux de Bethléem, me répondraient : « Il n'y a pas, ici, de place pour le pauvre. »

— C'est l'orgueil et le faste de mes chefs qui égare le cœur de mon peuple. C'est parce que tu l'as oublié, toi-même, qu'à leur tour ils oublient que je méprise les richesses, que seule l'opulence des œuvres m'est précieuse.

— J'ai maudit les richesses, je les maudis deux fois en mes chefs. — Elles stérilisent leurs œuvres et me font blasphémer par mes pauvres.

— Oui, maudites les richesses de mes chefs ! Ils oublient, dans la paix, le dénuement de mes serviteurs.

— Maudites les richesses de mes chefs ! — Elles ont endurci leur cœur, fermé leurs oreilles aux sanglots des Lazare.

— Chef fastueux, tu as dit, montrant les œuvres, où tu n'as mis que ton orgueil : « Voyez ces larges pierres et ces hautes constructions ! » En vérité, je te le dis, de tout cela il ne restera pas pierre sur pierre.

— La pauvreté et l'amour du pauvre sont la pierre d'angle et la marque de mon œuvre. — S'il y a tant de ruines, c'est la faute de plusieurs de mes chefs qui ont perdu l'intelligence de la pauvreté.

— Qui viendra à nouveau, comme le « Poverello » d'Assise, chanter au monde les charmes oubliés de la sainte pauvreté ?

— Qui viendra, à nouveau, annoncer l'Évangile du pauvre ?

— Toutes les réformes seront vaines, toutes les constructions sociales tomberont en ruines, qui ne seront pas fondées sur l'intelligence de cette parole éternelle : « Heureux les pauvres ! »

— Des pauvres, pour aimer mes pauvres !

— Des pauvres, pour secourir mes pauvres !

— Des pauvres, pour conquérir mes pauvres ! Je ne veux désormais de chefs que parmi les pauvres de cœur.

— Tous mes Saints, tous mes vrais apôtres l'ont compris. Si tu ne comprends pas, mes brebis ne reconnaîtront pas ta voix, pasteur mercenaire !

— Regarde mes mains, mon vêtement, ma demeure d'ouvrier et de fils d'ouvriers !

Je n'ai rien écrit. J'ai livré mon âme aux pauvres.

— Ce qui mène le monde, ce n'est ni la diplomatie des habiles, ni la science des savants, ni l'agitation des conquérants, mais une âme donnée.

— Certes, je ne condamne aucune œuvre, aucun effort, *aucun progrès*, moi dont l'Évangile fit éclater la dureté païenne, libéra

l'esclave et le serf. Mais le monde fut reconstruit moins par des discours ou des livres que par des *Vies* données en exemple.



## LE BON SAMARITAIN

« Nous sommes, écrivait Ozanam, comme le Samaritain de l'Évangile. Nous avons vu la société gisante hors de son chemin, dépouillée et meurtrie qu'elle avait été par les larrons de l'intelligence. Et le prêtre et le lévite qui passaient près d'elle n'ont point passé outre ; ils se sont approchés avec amour, mais elle les a repoussés dans son délire ; elle en a eu peur. Nous donc qu'elle ne connaît point, nous voudrions à notre tour nous approcher d'elle, nous incliner sur ses blessures, et y verser, s'il se pouvait, l'huile et le baume ; nous voudrions la relever de la fange et la reconduire, calme et soulagée, entre les mains de l'Église, cette divine hôtelière, qui lui donnera la paix et lui montrera la route pour achever son passage vers l'immortalité. »

Mais, ajoute Ozanam, pour se faire entendre des pauvres, il faut les *aimer*, « voir en eux les images du Dieu invisible ».

Dans un article de *l'Ère nouvelle*, il explique aux législateurs et aux sociologues que pour apprendre la « science du bien social et des réformes bienfaisantes, il s'agit moins de lire de gros livres, d'écouter des discours politiques, que de monter les étages de la maison du pauvre, s'asseoir à son chevet, souffrir du même froid que lui, entrer dans le secret de son cœur désolé, et de sa conscience ravagée... »

Cette expérience directe n'est point nécessaire seulement aux législateurs et aux sociologues... Elle l'est, plus encore, à cette *jeunesse* qui porte en elle l'espoir des meilleurs lendemains.

Quelques mois avant sa mort, Ozanam écrit au P. Pendola, professeur à l'Université de Sienne, l'exhortant à créer une Conférence de Saint-Vincent-de-Paul parmi ses étudiants : « Vous avez des enfants riches ; ô l'utile leçon que de leur montrer Jésus dans la personne et la souffrance des pauvres ! Nous avons

souvent parlé ensemble de la faiblesse, de la nullité des hommes même chrétiens, dans la noblesse de France et d'Italie. Ils sont ainsi parce qu'une chose a manqué à leur éducation. Il faut qu'ils sachent ce qu'est le dénuement d'un grenier. Il faut qu'ils voient des misérables, des enfants malades, en pleurs, qu'ils les voient et qu'ils les aiment. »

Revenant de Rome, en 1848, il écrivait ces paroles qui firent quelque scandale : « Sacrifions nos répugnances, sacrifions nos ressentiments, pour nous tourner vers cette démocratie, vers ce peuple qui ne nous connaît pas. Poursuivons-le non seulement de nos prédications, mais de nos bienfaits. Aidons-le, non seulement de l'aumône qui oblige les hommes, mais de nos efforts, à l'effet d'obtenir des institutions qui les affranchissent et les rendent meilleurs. *Passons aux Barbares* et suivons Pie IX ! »

A Foisset qui s'étonne, il explique : la démocratie à laquelle il faut tendre la main, ce n'est point celle des politiciens sectaires et ambitieux pour qui le peuple n'est qu'un escabeau, ce qu'il faut aimer, c'est ce « peuple qui a trop de besoins et pas assez de droits, qui réclame, avec raison, une part plus complète aux affaires publiques, des garanties pour le travail et contre la misère, qui a de mauvais chefs, mais faute d'en trouver de bons ».

Ozanam écrivait ces paroles prophétiques le 22 février 1848 ; deux jours plus tard, la Révolution éclatait. Il en tire les leçons pour son frère l'abbé : « Si un plus grand nombre de chrétiens s'étaient occupés des ouvriers depuis dix ans, nous serions plus sûrs de l'avenir, et toutes nos espérances reposent sur le peu qui s'est fait jusqu'ici. Il faut que les curés renoncent à leurs petites paroisses bourgeoises, troupeaux d'élite au milieu d'une immense population qu'ils ne connaissent pas. Il faut qu'ils s'occupent non seulement des indigents, mais de toute cette classe pauvre qui ne demande pas l'aumône et qu'on attire cependant par des prédications sociales, par des associations de charité, par l'affection qu'on lui témoigne et dont elle est touchée plus qu'on ne croit. »

La preuve de sa gratitude pour « ce peu qui avait été fait » fut donnée le jour même du pillage des Tuileries. Quelques gardes

nationaux, quelques Polytechniciens emportaient respectueusement à Saint-Roch le crucifix et le calice de la Chapelle royale, et le peuple, à l'instigation d'un jeune membre des *Conférences de Saint-Vincent-de-Paul*, acclamait les sauveteurs, organisait, à leur suite, un cortège triomphal.

### LES CHEFS DU SOCIALISME

Péguy s'était d'abord fourvoyé à la suite de Jaurès. « Comme si le socialisme de Jaurès, le socialisme de l'*Humanité*, avait eu rien à voir... avec le socialisme de Péguy. Un moment, à l'École, au temps de la turne Utopie, quand il vidait nos poches pour soutenir les grèves qui éclataient çà et là, il avait cru à la lutte des classes, mais cela avait peu duré... Il estimait que quiconque a vécu pauvrement en sait sur le monde social autant, et peut-être davantage, que le plus savant docteur. Bien souvent je lui ai entendu dire qu'à la plupart des prophètes socialistes, à commencer par Karl Marx et Jaurès, il avait manqué d'être pauvres, d'avoir, suivant son expression, l'« expérience de la pauvreté ».

(J. et J. Tharaud, *Notre cher Péguy*, t. I, p. 240, 241, 262.)

### III

#### Vox in Rama

*« Une voix a été entendue dans Rama, des pleurs et des cris déchirants. C'est Rachel qui pleure ses enfants et ne veut point être consolée, parce qu'ils ne sont plus. »*

JÉSUS-CHRIST. — Le serviteur n'est pas plus grand que le maître. En t'appelant à être un chef dans mon Royaume, je t'ai réservé à la tribulation.

— Toutes tes conquêtes seront marquées du signe de la contradiction. — Après les charmes de la Nativité, l'hommage des

bergers et l'adoration des Mages, après le chant des Anges dans la nuit, voici la lamentation des mères. « Rachel pleurant ses enfants parce qu'ils ne sont plus », la fuite en Égypte, l'exil, la solitude, la misère en terre étrangère.

— A mon heure, je suis revenu dans ma patrie, pour y travailler, y souffrir, y mourir.

Toute conquête s'achète par du sang.

— Ce n'est pas l'hostilité d'Hérode qui te meurtrira.

S'opposer au Royaume de Dieu est dans le rôle de mes ennemis, et cette persécution est une semence.

La vigne doit être taillée pour porter des fruits, la tempête débarrasse le chêne de ses branches mortes et emporte, au loin, les germes des nouvelles forêts.

L'épreuve à laquelle je te veux préparé, pour que tu n'en sois pas déconcerté..., c'est la contradiction des bons, l'opposition de ceux de « ta patrie et de ta maison. » — « Un prophète n'est sans honneur que dans sa patrie et dans sa maison. »

— Les miens ne m'ont pas reçu, et je n'ai pu accomplir nul miracle, dans ma cité de Nazareth... Ils n'avaient pas la foi.

N'étais-je pas le charpentier et le fils du charpentier ?

— Mes chefs connaîtront ces utiles disgrâces... Je les veux dans l'humilité.

Si tu venais à te glorifier de tes œuvres, je te briserais.

L'hostilité et le scepticisme, « en ceux de ta patrie et de ta maison » te garderont de toi-même.

Plusieurs croiront faire œuvre agréable à Dieu et s'enrichiront de mérites en te persécutant.

Ne les juge pas, mais garde-toi de les imiter. Je n'ai jamais voulu une sainteté inintelligente et une vertu obtuse.

## LE SCANDALE

C'est le scandale des impies et des faibles que la persécution des meilleurs par les bons.

Cette épreuve se retrouve pourtant dans toutes les vies de Saints, dans la carrière de tous les ouvriers du règne de Dieu. — Elle n'est absente que des vies stériles.

Elle prend parfois une allure paradoxale.

La liste serait longue des fondateurs chassés de la Famille religieuse qu'ils fondèrent.

*Saint Alphonse de Liguori* est exclu par le pape Pie VI de la Congrégation du *Saint-Rédempteur*, dont il est le père.

« On sent, écrit un de ses historiens, de quelle blessure dut saigner, sous un pareil coup, le cœur d'un vieillard qui entra dans sa quatre-vingt-cinquième année et qui se voyait rejeté de la Congrégation pour laquelle il avait tant souffert, depuis qu'il l'avait fondée, il y avait presque un demi-siècle.

Il éclata en sanglots. Il gémissait : « Secourez-moi, le démon veut me désespérer, secourez-moi, je ne veux pas offenser Dieu. »

Cette épreuve, d'où la faute des hommes ne fut pas absente, mit le sceau à la sainteté du fondateur et mérita à sa Congrégation des grâces qui tiennent à son immolation comme l'épi tient au grain enseveli dans le sillon.

Quelques années après, l'Église mettait sur les autels saint Alphonse, en attendant de faire de lui un de ses Docteurs.

— Saint Jean-Baptiste de la Salle, la Mère Javouhey, connurent aussi de bien singulières épreuves.

— C'est par un tribunal de juges ecclésiastiques, juges égarés ou pervers, que sainte Jeanne d'Arc est condamnée au bûcher, et par eux elle achèvera, dans les flammes, la rédemption de la France.

— Saint Joseph de Cupertino, affligé par la Providence d'un don de trop grande clairvoyance, passe dans une étroite réclusion, imposée par les juges ecclésiastiques, une partie de sa vie ; mais les miracles se multiplient à ce point dans sa prison et surtout sur son tombeau, que l'Église abrège toutes les procédures et range au nombre des Saints ce singulier prisonnier.

— Qui n'a présente à la mémoire cette nuit tragique où sainte Marguerite-Marie, la confidente du Sacré-Cœur, est bafouée par

ses sœurs, traitée de folle, de visionnaire, traînée au long des corridors du monastère ?

— Saint Ignace de Loyola, que Dieu a suscité pour combattre l'hérésie luthérienne, est accusé, par l'inquisition de Tolède, de propager les doctrines hérétiques et emprisonné, pendant quarante-deux jours. Justifié, il part pour Salamanque. Nouvel emprisonnement. Il passe vingt-deux jours au cachot, les mains chargées de chaînes.

Renvoyé absous, il n'en connaîtra pas moins de semblables persécutions à Paris, à Venise, à Rome.

Ces expériences dicteront au fondateur de la Compagnie de Jésus ce sage avertissement qui se trouve en tête de ses Exercices : « Tout homme vraiment chrétien doit être plus disposé à justifier une proposition obscure du prochain qu'à la condamner. S'il ne peut la justifier, qu'il sache de lui comment il l'entend, et s'il la comprend mal, qu'il le corrige avec amour. »

L'observation de cette règle d'élémentaire justice, par tous les chrétiens, simplifierait singulièrement la tâche des bons ouvriers de l'Évangile. Ils y perdraient quelques mérites, mais nul n'a le droit d'être, par son injustice ou son irréflexion, l'artisan de la vertu d'autrui.

## IV

### « Considérez les lys »

JÉSUS-CHRIST. — Fuis les villes et leur vain tumulte ; elles contaminent les âmes et usent les corps.

— J'ai passé trente ans au contact de la terre et de la vie paysanne.

Mes chefs, mes Douze, je les ai formés au contact de la nature.

— Aux heures de lassitude, je les amenais dans la solitude des déserts et des bois, y refaire leur âme.

Aime la vie des champs, elle t'apprendra la simplicité, la confiance en Dieu...

La terre est patiente et paisible, elle est l'éternel recommencement.

Ton action gagnerait en puissance si tu savais en exclure la fièvre, y ménager les heures du repos et de la prière.

— Réserve-toi le loisir de considérer les lys des champs qui ne travaillent ni ne filent, et cependant Salomon, dans toute sa gloire, ne fut pas aussi magnifiquement vêtu que l'un d'eux.

Si une herbe qu'on brûlera demain est ainsi habillée par Dieu, avec quel soin ne seras-tu pas gardé par ton père ?

— Considère à loisir avec des yeux qui voient... le paysan qui sème son grain, comme tu sèmes ta parole et tes bons vouloirs. Une partie est perdue parmi les ronces et les pierres ; l'autre dormira dans le sillon tout au long de l'hiver et paraîtra mourir... pour revivre. Ce ne sera d'abord qu'un imperceptible gazon, puis une frêle tige, enfin la fleur épanouie au soleil de mai. L'été mûrira le pur froment d'où tu tireras le pain de ton corps et celui de ton âme.

— As-tu considéré la vigne plus rigoureuse quand elle a été taillée, et ces couchers de soleil sanglants qui annoncent la paix et la sérénité du lendemain ?

— Regarde ce grain de sénevé, la plus petite des semences. Il deviendra un grand arbre où s'abriteront les oiseaux du ciel.

— Cette femme vient de déposer une petite mesure de levain dans trois mesures de farine pour les faire lever.

Voilà ton rôle : le grain de sénevé, l'humble ferment de tes grands désirs, dépose-le au sein des âmes, et laisse faire Dieu.

— Si tu savais voir Dieu dans le miroir des créatures, tu goûterais une grande paix jusque dans la tribulation, et je te donnerais les ailes de l'aigle.

— Parcours la forêt : depuis mille ans, les tempêtes ne cessent de l'assaillir ; le bûcheron et sa cognée travaillent après l'orage ; et pourtant la forêt est toujours jeune et tu ne vois pas ses blessures.

— La terre et le paysan recommencent toujours.

— Vois ces pêcheurs jeter leurs filets, ramener, pêle-mêle, les bons et les mauvais poissons. Assis sur le rivage, ils choisissent les bons pour les garder, et jettent les mauvais.

Et cet homme qui vanne son blé sur son aire, considère-le amassant le bon grain dans son grenier, rejetant l'ivraie, réservant la paille pour le feu.

Ainsi de tes créations et de tes paroles. C'est moi qui ferai le choix, moi qui donnerai de merveilleux accroissements à tel humble grain que tu laissas, inconsciemment, tomber de ta main.

Ceci n'est point un conseil de paresse. Puisque tu ne sais pas, sème ton grain à pleines mains, puis laisse-moi le soin de faire porter cent pour un aux grains que j'aurai *élus*.

— Je ne te demande pas de moissonner, mais de semer ; de réussir, mais d'entreprendre. Tout effort est un succès.

Car, pour que chacun ait part à ma joie, je veux celui qui moissonne autre que celui qui sème.

Les arbres que tu auras plantés, d'autres en cueilleront les fruits. Les avais-tu plantés pour toi ?

Pourquoi cette tristesse, en voyant les ouvriers de la onzième heure entrer dans ton champ ?

Prête-leur ta faux et sois heureux que se multiplie le nombre de mes ouvriers.

\*  
\*\*

## LE GRAIN IGNORÉ

Ozanam avait rêvé d'un grand apostolat intellectuel auquel tout le préparait... Cet apostolat n'a guère laissé d'autre trace que le grand exemple d'une vie remplie par un labeur inlassable, consacré à faire rendre par l'histoire et la littérature témoignage à la vérité. La Conférence d'histoire, premier fruit de ses préoccupations *et le plus aimé*, périra sans lendemain.

Mais de cet échec, naîtra la Conférence Saint-Vincent-de-Paul... Puisque l'amour de la science ne suffit pas à unir de jeunes âmes, Ozanam cherche un autre lien. Il trouve celui de la charité.

A son insu, un échec va se muer en une création d'un immense avenir.

*Saint Ignace de Loyola* et ses six premiers compagnons ont donné pour but à leur vie de se rendre à Jérusalem afin d'y travailler à la conversion des infidèles. Le souffle de l'Esprit semble les pousser, tant leur enthousiasme est grand quand ils gagnent Venise, en janvier 1537. — Mais la guerre qui éclate entre Soliman et la République retient dans les ports d'Europe les vaisseaux en partance pour l'Orient. C'est la chiquenaude providentielle qui dirige la petite troupe vers les voies de la Providence. Elle ne renoncera pas aux missions. Bientôt François-Xavier partira pour la conquête des Indes et du Japon, et une pléiade d'apôtres l'y suivra. La vocation missionnaire de la Compagnie recevra, d'un contretemps qui semblait briser son élan, une ampleur imprévue. Par surcroît, les compagnons d'Ignace mèneront en Europe, contre l'hérésie Luthérienne, un combat non moins urgent et plus difficile.

## V

### La tentation

— « *Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas du Temple, dit le tentateur à Jésus ; car il est écrit : Il a ordonné à ses Anges de vous porter dans leurs mains pour que vous ne heurtiez point les pierres du chemin.* »

JÉSUS-CHRIST. — Si tu es un vrai chef, ton premier soin sera d'éloigner de toi les *flatteurs*.

— Le cadavre est livré aux vers et le puissant aux flatteurs.

Il est une noble visiteuse qui franchit rarement le seuil des grands : la vérité.

— Si tu avais l'intelligence de tes intérêts et des miens, tu veillerais à t'entourer d'amis assez fidèles pour te dire la vérité, surtout quand elle te condamne. Mieux vaut un bon censeur que mille courtisans.

Une race de vipères pullule autour des trônes petits et grands : rapporteurs intéressés, agents de division, race innombrable des intrigants et des envieux ; loups couverts de la toison des brebis.

Le lierre épuise et tue le chêne. Le pouvoir n'a pas de plus mortels ennemis que ces parasites.

Par eux seront découragés ou brisés les meilleurs dévouements, éloignés les nobles caractères ignorant l'art de flatter.

— Voici l'heure venue de te retirer de charges dont ta vieillesse ne peut plus soutenir le fardeau. — Mais dix flatteurs assiègent ta vanité et en vivent : — « Vous êtes, maître, l'homme indispensable. Un vœu unanime de vos sujets implore le ciel pour que vous ne leur soyez pas enlevé. Ne brisez pas leur cœur en les abandonnant ; ne sacrifiez pas le bien public à votre désir de repos. » — Et ta vanité abusée sacrifiera les intérêts de mon peuple aux tiens. Je t'avais élevé pour servir, et tu considères tes sujets comme une propriété qu'on exploite.

— Mes ennemis savent s'unir pour le mal, oublier, à l'heure de combat, leurs griefs et leurs rivalités, sceller, comme Hérode et Pilate, leur réconciliation par le sacrifice du Juste, se plier, eux les révoltés, à une dure discipline.

Ne serait-il pas temps de les imiter ? de consentir quelques sacrifices au salut public, à l'organisation de ceux qui me demeurent fidèles, et dont la dispersion fait des impuissants et des vaincus ? Mais voici les flatteurs : « Votre autorité, maître, est en jeu ! S'unir, c'est se diminuer ! » et leur voix menteuse fera de toi un organisateur de la défaite ; tu oublieras le gigantesque effort de ceux qui ravagent mon champ, emportant la moisson à pleines gerbes, ne te laissant que quelques rares épis à glaner.

Ta vanité se nourrira en l'admiration d'une poignée d'épis, et tu t'endormiras satisfait tandis que des milliers de gerbes périront à ta porte.

— Si ton frère, voyant le désastre, entre dans ton champ, pour arracher une partie de leur butin aux voleurs, le flatteur s'éveillera : — « Voici l'étranger, maître, il envahit votre champ ! » Et tu oublieras l'envahisseur qui saccage mon bien pour accabler

de ta colère le bon ouvrier qui venait alléger tes responsabilités. — Par toi, il y aura grande liesse au camp de l'ennemi, et nul n'osera te dire : « C'est ta faute », car si tu as beaucoup de flatteurs, tu n'as pas un ami.

— Je vois en toi des trésors d'indulgence pour les ennemis de mon Royaume, et tu tiens à grande estime une parole de louange qui, sur leurs lèvres, n'est qu'un mensonge. Mais tes flatteurs nourrissent dans ton cœur d'inexpiables rancunes à l'égard de ton frère, et tu ne sais pardonner ni ses torts ni les tiens. Pourtant, moi, je t'ai pardonné septante fois sept fois, et tous les jours tu oses me demander de te pardonner comme tu pardonnes.

### CEUX QUI GROGNENT

Un jeune religieux, officier, au cours de la grande guerre, écrivait : « J'aime commander des soldats qui grognent, parce que cela m'oblige à me tenir et à m'oublier, pour m'occuper, en détail, des besoins et des désirs de mes hommes. » Celui-là était un chef.

### LES FLATTEURS (III Rois, XII)

Or, Roboam se rendit à Sichem, car tout Israël était venu pour le faire roi ; et l'assemblée d'Israël lui parla ainsi : « Ton père a rendu notre joug dur ; toi, maintenant, allège le joug qu'il a mis sur nous, et nous te servirons. » — Il leur dit : « Allez et revenez vers moi dans trois jours. » — Le roi Roboam consulta les vieillards qui avaient été auprès de Salomon, son père, pendant sa vie, en disant : « Que me conseillez-vous de répondre à ce peuple ? » — Ils lui dirent : « Si aujourd'hui tu es serviable à ce peuple... si tu leur réponds par des paroles bienveillantes, ils seront pour toujours tes serviteurs. » — Mais Roboam laissa les conseils que lui donnaient les vieillards et il consulta les jeunes gens qui avaient grandi avec lui. Il leur dit : « Que me conseillez-vous de répondre à ce peuple ? »

Les jeunes gens répondirent : « Tu parleras ainsi à ce peuple... Mon petit doigt est plus gros que les reins de mon père... Mon

père vous a chargés d'un joug pesant, et moi je vous le rendrai plus pesant encore ; mon père vous a châtiés avec des fouets, et moi je vous châtierai avec des scorpions ! » Roboam parla au peuple comme le voulaient ses flatteurs.

Mais le peuple, révolté, lui répondit : « Quelle part avons-nous avec David ? — A tes tentes, Israël ! Quant à toi, pourvois à ta maison, David ! » — Roboam se hâta de monter sur un char pour s'enfuir à Jérusalem. C'est ainsi qu'Israël se détacha de la maison de David.

## VI

### Les deux baptiseurs

*« Jésus vint avec ses disciples dans la terre de Judée et il baptisait... Or, Jean baptisait aussi à Ennon.*

*« Et il s'éleva une discussion entre les disciples de Jean et les juifs sur le baptême... Ils vinrent en effet vers Jean et lui dirent : « Maître, celui qui était avec vous au-delà du Jourdain, à qui vous avez rendu témoignage, baptise maintenant, et tous vont à lui... » (JEAN, III, 22-27).*

JÉSUS-CHRIST. — Mon chef, si tu cherchais mon service, non le tien ; la gloire de Dieu, non ta gloire ; le bien des âmes, non ton profit, on ne te verrait pas jaloux du succès de tes frères.

— *Tous vont à lui !* Ainsi parlaient les Pharisiens, à la vue de mes œuvres. Et ils concluaient : Il faut qu'il meure !

Toi aussi, n'as-tu jamais accueilli la voix qui disait : Il faut que cette œuvre meure, car elle prospère ; que cette activité disparaisse, car elle réussit. Je veux ce bien mais fait par moi et les miens ; si je ne puis le réaliser, moi, qu'il ne soit pas !

Ainsi parlaient ceux de Jérusalem. Impuissants à me dérober la vertu des miracles, ils décrétaient ma mort et celle de Lazare ressuscité... Tremble que je ne te reproche, un jour, un forfait pire que celui de ne m'avoir pas nourri, quand j'avais faim, le crime d'avoir paralysé ceux qui me secouraient.

As-tu des oreilles pour entendre ? Ne cherche pas auquel de tes frères s'adresse ce discours. Regarde en toi, avec des yeux qui voient !



## RIVALITÉ DES BONS

« Sachez donc qu'ici, comme ailleurs, bien souvent, ce qui empêche d'arriver à un résultat utile, ce sont des jalousies très pieuses. L'un déclare : « Je ferai ceci. » — « Non, dit l'autre, c'est moi qui m'en charge ! » Un autre : « Non, puisque ce n'est pas moi qui le fais, je ne veux pas que vous le fassiez. » Et voici qu'un dernier survient : « Comment ! C'est moi qui me donne toute la peine, et c'est vous qui en avez le bénéfice ! » Alors on fait des rapports, on se donne un mal inouï ; il ne s'agit d'ailleurs que de faire triompher ses prétentions. Le temps passe, et qu'en reste-t-il pour le service de Dieu ? »

Ces paroles furent écrites il y a plus de trois siècles par le plus puissant ouvrier de l'action catholique dans les temps modernes, l'apôtre des Indes et du Japon, saint François Xavier.

Elles n'ont pas vieilli.

## VII

### Poenitemini !

« *Après que Jean eut été mis en prison, Jésus vint en Galilée prêchant l'Évangile du Royaume de Dieu. Il disait : « Repentez-vous et croyez à l'Évangile. »*

Jésus eût pu faire le procès d'Hérode, soulever les foules contre lui. Il juge plus opportun de prêcher à chacun la pénitence.

— Il est utile de chanter le *Credo* dans nos grandes réunions catholiques, il serait plus utile d'y chanter le *Confiteor* sans omettre le *Mea culpa*... On y entend des hommes dire, aux

applaudissements de la multitude : « J'accuse... nous accusons... »

Combien serait-il plus juste de dire : « Nous nous accusons ! »

Si les méchants furent forts, n'est-ce point l'aveuglement, la lâcheté, la désunion, les rivalités des bons qui firent leur Force et leur victoire ?

— Toi, mon chef, sois loyal et enseigne à tes soldats la loyauté.

— Apprends-leur que la plupart des infortunes, individuelles et nationales, eurent pour cause nos fautes plus que le malheur des temps ou la malice des hommes.

Il ne sert de rien de maudire la pluie. — Il sert beaucoup de la prévoir et de prendre son parapluie quand le baromètre est à l'orage.

— S'insurger contre la disgrâce, maudire les hommes qui nous éprouvent... c'est oublier la Providence qui est là comme l'ange invisible sur le chemin de Balaam pour nous empêcher d'aller à notre ruine, nous sauver de nous-mêmes.

Nous frappons sur l'ânesse, ne voyant pas, derrière elle, l'Ange de Dieu.



## L'ANESSE DE BALAAM

Balaam monté sur son ânesse, raconte saint François de Sales, allait trouver Balac. — « Il n'avait pas droite intention ». Un ange donc l'attendit sur la route, une épée à la main pour le tuer. — L'ânesse, effrayée, recule ; Balaam, qui ne voit pas l'ange, frappe cruellement sa monture jusqu'à ce qu'étant couchée par terre, elle lui parla par grand miracle, disant : — « Que t'ai-je fait ? Pourquoi m'as-tu battue ? » — « Balaam, reprend saint François de Sales, est cause du mal, et il frappe, et bat la pauvre ânesse qui n'en peut mais. — Il en prend ainsi souvent dans nos affaires ».

## TABLE DES MATIÈRES

### INTRODUCTION

1.— Des Chefs ! .....	5
2.— Qu'est-ce qu'un Chef ?.....	6
3.— Que fera le Chef ?.....	8

### LIVRE I SAVOIR

<b>I Un Chef se lèvera .....</b>	<b>11</b>
Frédéric Ozanam.....	12
<b>II L'appel des Bergers .....</b>	<b>15</b>
Le bon Samaritain .....	18
Les chefs du socialisme .....	20
<b>III Vox in Rama.....</b>	<b>20</b>
Le scandale.....	21
<b>IV « Considérez les lys ».....</b>	<b>23</b>
Le grain ignoré.....	25
<b>V La tentation .....</b>	<b>26</b>
Ceux qui grognent.....	28
Les flatteurs.....	28
<b>VI Les deux baptiseurs.....</b>	<b>29</b>
Rivalité des bons .....	30
<b>VII Poenitemini !.....</b>	<b>30</b>
L'anesse de balaam.....	31
<b>VIII « Septante fois sept fois » .....</b>	<b>32</b>
Pardoner même à ses amis .....	32
<b>IX Les rois des nations .....</b>	<b>33</b>
L'autoritarisme.....	36
L'esprit de saint ignace de loyola .....	34
<b>X Préséances.....</b>	<b>34</b>
Pantaléon et Anatole .....	35
<b>XI « Car ils étaient pêcheurs ».....</b>	<b>37</b>
Un bûcheron.....	38
<b>XII Il en choisit douze.....</b>	<b>40</b>
La crise des élites.....	41

<b>XIII Le levain.....</b>	<b>42</b>
Le Primat de l'esprit .....	43
<b>XIV « Ayant quitté leurs filets, ils le suivirent. ».....</b>	<b>44</b>
Les Maries-Louises .....	44
le « rempart de la chrétienté » S. Jean de Capistran .....	44
<b>XV Par quelle autorité ?.....</b>	<b>48</b>
La crise d'autorité.....	50
<b>XVI Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.....</b>	<b>53</b>
Saint Thomas et J.-J. Rousseau .....	54
<b>XVII « Veritas liberabit vos » .....</b>	<b>58</b>
Les droits de l'homme.....	59
Le « Défenseur de la cité » saint ambroise.....	59
<b>XVIII Pour être guéries .....</b>	<b>63</b>
La consigne de Pie XI.....	64
Une parole de Jaurès .....	65

## LIVRE II VOULOIR

<b>I Le bon Pasteur .....</b>	<b>67</b>
Le « Status animarum » .....	68
Le curé d'Ars .....	68
Connaître les hommes.....	69
<b>II Le mauvais pasteur.....</b>	<b>70</b>
Bergers infidèles.....	70
<b>III Le plus grand .....</b>	<b>71</b>
La méthode d'un martyr .....	72
Puissances cachées.....	72
<b>IV Je vous ai appelés mes amis .....</b>	<b>74</b>
Servir.....	74
<b>V L'économe industriel .....</b>	<b>75</b>
L'exercice du commandement dans l'industrie et le commerce .....	77
le gouvernement de S. ignace de loyola .....	80
<b>VI Le iota .....</b>	<b>82</b>
S. Paul.....	82
<b>VII Il les envoya, deux à deux.....</b>	<b>84</b>
Hochets !.....	84
Le trésor de l'amitié .....	85
<b>VIII Le bâtisseur prudent.....</b>	<b>85</b>

	Ce pauvre monsieur Vianney ! .....	87
<b>IX « En esprit et en vérité »</b> .....		<b>88</b>
	L'âge de papier .....	89
<b>X « Similes sunt pueris »</b> .....		<b>90</b>
	Maisons d'argile .....	90

LIVRE III  
**LUTTER !**

<b>I L'homme fort et armé</b> .....		<b>93</b>
	Minorités .....	95
<b>II « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ! »</b> .....		<b>96</b>
	Mathathias .....	97
<b>III « Pourquoi avez-vous peur ? »</b> .....		<b>99</b>
	Le Capitaine .....	100
<b>IV Jésus chez Simon le pharisien</b> .....		<b>102</b>
	Arrogants ! .....	102
<b>V « Le royaume de Dieu est en vous »</b> .....		<b>103</b>
	Démosthène .....	104
<b>VI « Fecit mihi magna »</b> .....		<b>106</b>
	Léon Harmel .....	108
	Chalcas. — D'une méthode d'action sociale .....	111
<b>VII Le verre d'eau</b> .....		<b>113</b>
	Vincent .....	114
<b>VIII Le serviteur du centurion</b> .....		<b>114</b>
	Machines vivantes .....	115
<b>IX Les deux fils</b> .....		<b>115</b>
	Saul et Judas .....	116
<b>X « Comme ils dormaient... »</b> .....		<b>116</b>
	Portraits de petits et de grands .....	118
<b>XI « Semper operor »</b> .....		<b>123</b>
	Napoléon chef d'État .....	124
<b>XII Le figuier stérile</b> .....		<b>126</b>
	Le Père de la Patrie : S. Vincent De Paul .....	128
<b>XIII Prêchez l'Évangile à toute créature</b> .....		<b>133</b>
	La Presse .....	133
<b>XIV Serviteurs paresseux</b> .....		<b>134</b>
	Héli ! .....	135
<b>XV Le mauvais riche</b> .....		<b>136</b>
	Nos responsabilités sociales .....	137
<b>XVI Nicodème</b> .....		<b>139</b>

	Le code des habiles et des esclaves.....	140
<b>XVII</b>	<b>Les vendeurs du temple</b> .....	<b>143</b>
	Le code des Chefs.....	144
<b>XVIII</b>	<b>Martha ! Martha !</b> .....	<b>145</b>
	Mgr Dupanloup .....	146
<b>XIX</b>	<b>« Je me sanctifie moi-même »</b> .....	<b>147</b>
	Rien a faire .....	148
<b>XX</b>	<b>« Quid timidi estis ? »</b> .....	<b>149</b>
	Quelques principes de Foch.....	150
	Timidité des bons .....	151
<b>XXI</b>	<b>Sur la chaire de Moïse</b> .....	<b>152</b>
	Le règne des pédagogues .....	152
<b>XXII</b>	<b>« Que votre joie soit pleine ! »</b> .....	<b>153</b>
	La gaieté de Péguy .....	172

#### LIVRE IV MOURIR

<b>I</b>	<b>« Malheur à vous, scribes et pharisiens ! »</b> .....	<b>155</b>
	La haine.....	156
<b>II</b>	<b>Les épis froissés</b> .....	<b>158</b>
	La thèse et l'hypothèse .....	159
<b>III</b>	<b>La lettre tue, c'est l'esprit qui vivifie</b> .....	<b>161</b>
	Le général Lanrezac.....	163
<b>IV</b>	<b>Persécuteurs !</b> .....	<b>165</b>
	Chrysostome.....	166
<b>V</b>	<b>Anne</b> .....	<b>167</b>
	Caïn.....	170
<b>VI</b>	<b>Caïphe</b> .....	<b>171</b>
	Jeanne d'Arc .....	173
<b>VII</b>	<b>Pilate</b> .....	<b>174</b>
	La raison d'État.....	177
<b>VIII</b>	<b>Barabbas</b> .....	<b>178</b>
	La loi du nombre .....	178
<b>IX</b>	<b>Hérode Antipas</b> .....	<b>180</b>
	Patience !.....	181
<b>X</b>	<b>Judas Iscariote</b> .....	<b>181</b>
	La déréliction de saint Paul.....	182
<b>XI</b>	<b>Le reniement de saint Pierre</b> .....	<b>183</b>
<b>XII</b>	<b>Véronique</b> .....	<b>184</b>
	Plautilla.....	185
<b>XIII</b>	<b>Joseph d'Arimathie</b> .....	<b>187</b>

<b>XIV Jésus se taisait.....</b>	<b>188</b>
Consummatum est.....	188
<b>XV La mort du chef.....</b>	<b>189</b>
<b>Savoir mourir .....</b>	<b>192</b>